

CARA SOLAK

DEVIANTS

TOME 1 : INNOCENCE



© Cara Solak, 2017

© Éditions Plumes du Web, 2017

BP 7, 82700 Montech

www.plumesduweb.com

ISBN : 979-10-97232-02-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'auteur vous demande respectueusement de soutenir cette expression artistique et d'aider à promouvoir les efforts anti-piratage en achetant une copie de cet ebook uniquement dans les points de vente en ligne autorisés par l'auteur.

Si vous profitez de ce livre sans avoir eu à le payer, vous piratez ce travail créatif.

PIRATAGE = VOL

Cara Solak vous remercie sincèrement de votre compréhension et de votre soutien.

*« L'illusion est trompeuse mais la
réalité l'est bien davantage »*

Frédéric Dard

PROLOGUE

C'est comme une course effrénée contre la montre. Je cours dans la rue, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine tandis qu'une vague impression de déjà-vu se répand au fin fond de mon être. La peur. Oui, c'est ça qui prédomine. Cette sensation suffocante de peur et d'angoisse presque paralysante... Seule l'adrénaline me permet d'avancer, sans réfléchir. Parce que si je réfléchis, alors je vais trébucher, sombrer dans l'abîme du néant et ne plus pouvoir me relever. Alors ils seront là, ils me rattraperont, m'emmèneront... Et le froid m'enveloppera à jamais...

Je cours sans me retourner, parce que je sais qu'ils sont juste derrière, je sais qu'ils savent, je sais qu'ils me veulent. Je chute et m'effondre lamentablement au sol. Et, alors que la nuit m'envahit et me laisse sans défense, je vois soudain une ombre se dessiner, sortant d'une petite ruelle à peine éclairée. Mais au final tout est sombre, si

sombre que je ne distingue rien de concret. Juste cette ombre qui s'approche et cette main qui m'agrippe. Je sursaute, je hurle, je me débats. La main se plaque contre mes lèvres et me laisse un arrière-goût amer de défaite et de fatalisme. « Fais-moi confiance ».

C'est lointain, c'est inespéré, sans doute irréel, mais tellement rassurant, j'en ai cruellement besoin...

Ce sentiment s'appelle... l'espoir...

Alors je me réveille comme d'habitude, le corps couvert de sueur et la respiration haletante. À la fois soulagée de voir que ce n'est qu'un cauchemar, mais finalement un peu déçue, comme à chaque fois, de ne pas en connaître le dénouement, de ne pas comprendre cette peur viscérale, de ne distinguer aucun visage.

Je me recouche, consciente d'avoir besoin de sommeil pour affronter la journée, sans pouvoir trouver de repos serein. Alors je ressasse dans ma mémoire les rares moments parfaitement heureux de ma vie, les uns après les autres, en boucle, comme une comptine pour s'endormir. Et je finis par sombrer dans un sommeil sans rêves et, surtout, sans cauchemars...

1.

— Gaby, lève-toi !

La voix lointaine de Jake, son père, s'insinua jusqu'à son subconscient, mais lui sembla bien trop insignifiante pour la réveiller. En revanche, la brusque remontée du volet électrique eut l'effet escompté. La lumière éclatante du soleil percuta ses pupilles de plein fouet et la jeune femme se réfugia sous son oreiller en maugréant.

— Quelle heure est-il ?

— Crois-moi, tu n'as pas envie de le savoir, ma chérie.

Gabrielle se leva d'un bond, ses yeux s'accoutumant avec difficulté à la lumière du jour. Elle fixa le réveil d'un air absent. 8 h 20. *Merde*. Aucun doute, c'était l'électrochoc suffisant pour la réveiller complètement. La rentrée débutait dans exactement... quarante minutes. Mais c'était sans compter la route entre Lake Road – la petite bourgade dans laquelle ils venaient de s'installer – et sa fac de médecine, chemin qu'elle n'avait emprunté en

tout et pour tout qu'une seule fois.

Elle se frotta les paupières avec énergie, soupira et se précipita sous la douche. Elle avait cinq minutes montre en main pour s'apprêter, le temps d'enfiler un jean quelconque et un T-shirt noir non moins quelconque. *Quelconque*. C'était le mot juste, mais Gaby n'avait pas le temps de s'attarder sur ces considérations philosophiques ce matin. Elle se contempla dans le miroir tout en essayant de dompter ses boucles blondes qui avaient choisi le bon matin pour se montrer *encore moins* dociles. Elle abandonna l'idée vu le manque de temps et attacha ses cheveux en un chignon lâche qui lui retombait à moitié sur les épaules. Le rendu n'était pas si mal au final...

À peine descendue elle engloutit la tartine que son père, toujours aussi attentionné, lui avait préparée. Puis elle saisit les clés de voiture et sortit de la maison, non sans avoir embrassé Jake sur la joue.

— Bonne rentrée, chérie ! lui lança-t-il du seuil de la porte alors qu'elle grimpait déjà dans la voiture.

— Merci, embrasse Ben pour moi !

Gaby parcourut les douze kilomètres qui la séparaient de la faculté, un peu anxieuse. D'abord parce qu'elle n'arriverait pas à temps en cours et franchement, elle n'avait strictement aucune envie de se tuer sur la route en essayant de l'être. Ensuite parce qu'elle appréhendait

toujours les rentrées, malgré les nombreux déménagements. C'était le troisième depuis la mort de Lilianna, sa mère, déjà huit années auparavant. Elle s'était habituée à ces changements de lieux, pas à l'angoisse de la rentrée et aux regards insistants. La fac avait néanmoins grandement amélioré la situation. À la fac, elle se voyait comme une anonyme perdue parmi d'autres.

Un accident sur la route acheva son infime espoir d'arriver à l'heure. La jeune femme pianota sur le volant pour contrôler son accès de nervosité, mais garder son calme semblait plutôt compromis.

Arrivée à la faculté, le parking était bondé vu l'heure avancée, ce qui ne manqua pas de la faire pester. Une fois sortie de cette galère, elle se précipita en courant à l'entrée principale, prit juste le temps de jeter un œil à son emploi du temps... pour découvrir qu'elle avait un cours de psychologie. *Au moins, je n'ai pas raté grand-chose.* Elle consulta sa montre pour la énième fois. « Juste » quinze minutes de retard. *Merde.*

Elle entra par le haut de l'amphithéâtre, certes un peu trop bruyamment, mais fut surprise du silence qui régnait dans la salle. Elle ne s'était pas attendue à ce que la faculté de Darken soit si... intime. Par sa taille d'abord, mais aussi par le nombre restreint d'étudiants. Elle avait plutôt l'habitude des grands amphithéâtres bondés...

Avec l'expansion de la population, la Terre était passée

de moins de deux milliards d'individus en 1900, à onze milliards en 1998. Dépassant de loin les plus pessimistes des prévisions. Et la totalité de la planète en souffrait, à différents degrés. Deux poids, deux mesures... Bien entendu, les plus touchés restaient les pays démunis : ils avaient explosé en termes de population tout au long du vingtième siècle. La solution miracle n'existant pas, il avait fallu instaurer des accords bilatéraux avec les grands pays occidentaux... Dès 2000, ces pays développés avaient accepté d'accueillir un certain pourcentage de migrants, au prorata de leur population et de leur richesse. En contrepartie, les pays du tiers monde avaient tous adopté une politique de restriction sévère de la natalité. Mais devant la montée du terrorisme, au début des années 2000, les États-Unis avaient opté pour des mesures draconiennes. Ils opéraient désormais des sélections drastiques à l'entrée sur le territoire. Seuls étaient admis sur le sol américain ceux qui représentaient l'élite, la crème de la crème, les meilleurs éléments des pays pauvres. Une véritable fuite des cerveaux s'était orchestrée et, pour couronner le tout, les États-Unis avaient littéralement fait main basse sur leurs meilleurs élèves. Un pillage des richesses revisité, *made in USA*. Mais le pillage en question avait un prix, une progression importante de ce qu'on appelait la « surpopulation universitaire ». Amphithéâtres surpeuplés, infrastructures sous-

dimensionnées, cours suivis en restant debout... La vie d'étudiant s'était nettement dégradée ces dernières années. Et rien que par les quelques places assises encore vacantes que Gaby pouvait distinguer du haut des marches, Darken aurait clairement pu passer pour un ovni dans le ciel des établissements supérieurs américains.

Elle se mordilla la lèvre lorsqu'elle croisa le regard du professeur, pourtant à l'opposé de l'endroit où elle se trouvait.

— Tiens donc ! Voyez-vous, chers étudiants, certaines personnes aiment à se faire remarquer par leur esprit vif. D'autres... ma foi... on fait avec ce qu'on a ! C'est gentil de nous honorer de votre présence, railla-t-il en la dévisageant. Approchez donc, mademoiselle...?

— Sawyer. Gabrielle Sawyer.

Gaby inspira profondément et descendit les marches d'un pas rapide, un sourire qu'elle souhaitait contrit accroché aux lèvres malgré les lance-roquettes que lançaient ses jolis yeux bleus. Pour qui se prenait-il ? C'était bien la première fois qu'on lui faisait une remarque de ce style à la fac ! Le professeur n'avait pas l'air d'être beaucoup plus âgé qu'elle, cinq à six ans tout au plus. Il paraissait même un peu trop décontracté pour un si jeune enseignant, en dépit de son ton acerbe.

Elle ferma les yeux un bref instant. Ce n'était pas le moment de se faire remarquer par sa mauvaise humeur et

son insolence.

— Bien, mademoiselle Sawyer, vous en avez de la chance, une place est libre au premier rang. Faites-vous plaisir.

Les yeux de la jeune femme dévièrent de la place indiquée au tableau où le nom de son nouveau professeur était inscrit. *Professeur Baker*. Elle se résigna à s'asseoir au premier rang, au prix de sa bonne humeur et dans un petit murmure amusé général. Sans ciller devant le léger sourire narquois de l'enseignant. L'année commençait bien. Le professeur Baker était sans conteste la caricature parfaite du prof qu'elle allait adorer détester tout au long de l'année.

Si les paroles qu'il prononça pendant son cours passèrent au-dessus d'elle à une allure vertigineuse, elle ne put s'empêcher de le dévisager, un stylo entre les dents. Elle devait bien admettre une chose : s'il n'avait pas été aussi condescendant, le charisme que dégageait le professeur aurait pu être... attractif. Avec ses boucles brunes et ses taches de rousseur éparpillées autour de son nez – oui, elle avait définitivement une vue privilégiée de là où elle était, au premier rang – il subjuguait l'assistance avec une facilité déconcertante.

La jeune femme stoppa le fil de ses pensées lorsqu'il croisa son regard, un petit sourire en coin. Elle lâcha son stylo pour s'éclaircir la gorge. Malgré sa volonté de soute-

nir son regard, Gaby baissa les yeux après quelques secondes, l'air vaincu et l'esprit plus perplexe que jamais.

Triturant inconsciemment ses longs doigts fins, elle passa les quinze minutes qui la séparaient de la délivrance en silence, les yeux plongés vers ses mains. Quelque chose en lui la troublait, mais elle n'arrivait pas à déterminer ce qui motivait ce sentiment étrange.

— Et comme l'a si bien résumé Pearl Buck : *la vraie sagesse de la vie consiste à voir l'extraordinaire dans l'ordinaire...*

Gaby releva la tête sur cette phrase qui avait piqué sa curiosité. Elle croisa une nouvelle fois le regard insistant du professeur Baker, qui cette fois détourna rapidement les yeux. *On est en philo ou en psycho ?*

— Allez, je vous libère et vous renvoie à vos sombres activités médicales. On se revoit lundi prochain !

Il regroupa ses papiers d'un air distrait puis saisit sa sacoche mais, contre toute attente, la reposa et s'assit sur son bureau les bras croisés, face à Gabrielle.

— Accordez-moi une petite minute, mademoiselle Sawyer. Après tout, vous m'en devez bien quinze.

Gaby leva les yeux au ciel. *Quand ce calvaire va-t-il enfin cesser ?* Elle se rassit et attendit sagement à sa place que l'amphi se vide, résolue à se tenir à carreau.

— J'imagine parfaitement en quoi la psycho peut vous passer au-dessus de la tête, commença-t-il le regard

perçant. Néanmoins mon enseignement est un cours obligatoire, qui comptera pour l'examen final. Alors j'attends que vous le considériez comme sérieux.

— Professeur Baker, j'avais quinze minutes de retard. Je suis désolée, ça ne se reproduira pas.

Le professeur la dévisagea un instant en silence, ce qui la mit bien plus mal à l'aise que ses remontrances.

— Cela va sans dire mademoiselle Sawyer. Je ne tolérerai aucun faux pas.

Elle retint sa respiration et tenta de s'introduire dans son esprit, même si elle s'était promis de ne pas utiliser son pouvoir à la fac. Surtout pas le premier jour ! Mais, contre toute attente, elle se heurta à un mur infranchissable. Elle fronça les sourcils et plongea ses yeux dans son regard ébène, essayant de déchiffrer l'esprit obscur du jeune enseignant sans y parvenir. Il lui sourit, cette fois-ci sans ironie, récupéra ses affaires et se dirigea vers la sortie.

— Ne me décevez pas Gabrielle, lâcha-t-il avant de disparaître.

Gaby se passa la main sur le visage et s'autorisa à respirer à nouveau. Elle secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Le professeur lui avait retourné l'esprit mais elle n'était pas prête à tomber dans le panneau. Pas question qu'elle se comporte comme une idiote, a fortiori quand il s'agissait d'un professeur imbu de sa personne. Il fallait

qu'elle tempère son foutu caractère !

Elle laissa son front tomber lourdement contre le pupitre. Elle se sentait juste fatiguée. Par le changement. Encore. Par la rentrée. Par le stress aussi. Toutes ces raisons justifiaient sûrement sa peine à contrôler l'esprit de l'enseignant. Il n'y avait pas d'autre explication sensée.

— Le professeur Baker est plutôt cool d'habitude.

La jeune blonde sortit instantanément de sa transe et cligna des yeux.

— Je ne voulais pas te faire peur. Je m'appelle Noah.

L'inconnu – qui n'en était plus vraiment un désormais – se rapprocha d'elle avec un sourire charmeur.

— Gaby, se présenta-t-elle poliment. J'imagine mal de quoi il aurait l'air s'il n'était pas *si* cool.

— J'avoue que c'était plutôt étrange venant de lui... Tu es nouvelle à la fac de Darken, je me trompe ? Je ne crois pas t'avoir vue les années précédentes. Je m'en serais souvenu.

Un peu hésitante, Gaby franchit les lignes de son cerveau, sans y découvrir d'intentions malveillantes. C'était un simple petit jeu de séduction, auquel elle n'opposa aucune résistance. Au moins, ses facultés ne l'avaient pas totalement abandonnée.

Elle passa le reste de la matinée dans une ambiance bien plus familière, entre cours de biologie et d'anatomie.

Puis se retrouva au restaurant universitaire, accompagnée de Noah et de ses amis Cassie et Rob, qu'elle avait vaguement croisés pendant les cours en début de journée.

— Quelle spécialité tu penses choisir à la fin de ton externat si tu es bien classée ? lui demanda Noah, assis à ses côtés.

— Neurologie.

C'était une évidence pour elle. C'en serait également une pour lui s'il *savait*. Analyser les sombres méandres du cerveau lui semblait être une bonne revanche sur le destin.

— Et toi ?

— Cardio. Mon père est cardiologue, mon grand-père était cardiologue, une tradition familiale en quelque sorte... plaisanta-t-il, sans toutefois de réelles traces d'enthousiasme dans la voix.

— Oh oh, professeur sexy à dix heures.

Gaby lança un regard amusé à Rob, qui imitait le paon, avant de se retourner vers la source de son attention. Le professeur Baker. *Tiens, il ne faisait pas baver que les petites midinettes*, pensa-t-elle en gloussant discrètement.

Le professeur Baker emporta son plateau et se dirigea vers sa table, non sans croiser une fois de plus son regard, qu'elle capta sans effort. Elle sentit une espèce de douce chaleur l'envahir tandis que ses joues prenaient sans aucun doute une jolie teinte rosée. Elle reporta son attention vers Rob pour se donner une contenance.

— On dirait que je ne suis pas le seul à être sous le charme de Matthew Baker, plaisanta Rob en la dévisageant attentivement.

Noah fronça les sourcils et son regard passa de l'un à l'autre des protagonistes.

— Moi ? Je pense que tu t'es trompé de fille. Je ne tombe pas sous le charme des professeurs mégalo. Et puis je pense que notre histoire est tombée à l'eau au moment où j'ai pénétré dans l'amphi. Nous n'avons pas vraiment commencé du bon pied, ajouta-t-elle de façon ironique.

— La passion est toujours située entre amour et haine, on ne t'a jamais appris ça, jeune fille ?

Le rire de Gabrielle résonna allègrement dans le self jusqu'à ce qu'elle mette une main sur sa bouche. Rob se trouvait loin de la vérité. Son but était de passer inaperçue – même si elle avait lamentablement échoué jusque-là. Ce qui voulait dire se montrer exemplaire. Et éviter le moindre scandale. Elle jeta un dernier coup d'œil au professeur – qui lui tournait désormais le dos – puis tenta une nouvelle fois d'envahir son esprit... toujours en vain. Pourquoi était-elle incapable de lire en lui ? Frustrée, elle se recentra sur la conversation des étudiants et ne remarqua pas son petit sourire en coin lorsqu'il passa devant leur table.

Elle se plia bien volontiers au questionnaire qu'on lui soumit. D'où elle venait, ce qui l'avait amenée à s'inscrire à

Darken, où elle vivait, etc.

— Ce n'est pas trop étouffant de vivre chez tes parents à vingt ans ? lui demanda Cassie, surprise.

Gaby prit le temps de réfléchir à la question qu'on lui posait assez fréquemment. La relation qui l'unissait à son père était souvent incomprise. Mais depuis la mort de sa mère, il ne restait qu'elle et lui, envers et contre tous. Et le cordon, elle avait toujours eu du mal à le couper. Même lors de son mariage avec Maggie six ans auparavant. Même quand Benjamin, son demi-frère âgé de cinq ans, était né... Non, le terme *étouffant* ne correspondait en rien à la réalité.

— Mon père et moi sommes proches et il est plutôt du genre à respecter mon intimité. Donc ce n'est pas un problème.

Cassie hocha la tête d'un air perplexe mais sans plus s'appesantir sur la question.

Gabrielle rentra chez elle le soir, complètement exténuée. Elle n'avait pas eu de journée de cours aussi remplie depuis bien longtemps. Elle songea aux stages hospitaliers et l'impatience la gagna, d'autant plus qu'elle en avait décroché un au service neurologie. Heureusement, elle avait pu postuler cet été. Elle partagerait alors ses journées entre les cours le matin et l'hôpital l'après-midi. Pas moins fatigant. Mais tellement plus intéressant.

Elle s'attarda un moment dans sa voiture avant d'en sortir, ses yeux survolant le joli pavillon aux volets bleus dont ils avaient pris possession à peine deux semaines auparavant. Quinze jours pour s'approprier l'endroit étaient sans doute insuffisants pour pouvoir réellement l'affirmer, mais elle se sentait étrangement bien en ces lieux. La douce lumière de fin de journée apportait à la maison un côté surréaliste qu'elle aimait particulièrement. Elle lui donnait un air de peinture de vacances. Ce paysage s'imposa à ses yeux comme une photo abstraite et s'imprima dans sa mémoire. Elle sortit enfin de sa vieille Fiat 500 noire et laissa les effluves de lavande qui provenaient des fenêtres l'imprégner, pendant que son regard parcourait le jardinet devant la maison. Il était agrémenté depuis leur arrivée de la petite balançoire verte qui les accompagnait à chaque déménagement, ainsi que des rares fleurs encore existantes que Maggie avait plantées ici et là pour égayer le devant de la maison.

Gabrielle inspira profondément et un sourire illumina son visage.

Oui, ici, elle pourrait presque se sentir chez elle.

Pour une fois.

2.

Avachie dans le canapé, Gaby regardait la télévision d'un œil distrait pendant que Benjamin lui récitait la dernière comptine apprise à l'école.

— Tu apprends quoi comme chanson à l'école Gab' ? demanda-t-il avec innocence.

La jeune femme réprima un sourire avant de lui ébouriffer les cheveux d'un geste empli d'une infinie tendresse.

— On ne chante pas dans mon école, petit poucet !

— C'est triste, soupira-t-il d'un air sérieux en triturant Pony, son doudou.

Gabrielle l'embrassa sur la joue avant de se redresser. Son petit frère était la prunelle de ses yeux. Quant à Benjamin, il vouait une admiration sans bornes à sa grande sœur. Elle se sentait privilégiée. Les États-Unis et le Canada avaient été les premiers pays occidentaux à adopter la politique de l'enfant unique, en 2006. Il fallait dire que le taux de fécondité dramatiquement bas à

l'époque en Amérique du Nord avait grandement simplifié ce genre de décisions. Pourtant, le remariage de son père lui avait offert la chance de connaître cette joie, celle d'être une grande sœur.

La jeune femme remonta les escaliers sans hâte, lasse à l'idée de ressortir après cette semaine éprouvante, mais elle avait promis à Noah de le rejoindre pour passer la soirée dans un bar près de la fac.

Gaby se dévêtit devant le miroir et soupira. Elle ne s'était jamais trouvée réellement attirante, malgré ce qu'elle lisait dans l'esprit des autres. Sans doute la résultante du manque de confiance qu'elle avait toujours ressenti. Elle n'était ni grande ni petite, n'avait pas la taille mannequin bien qu'elle n'eût pas à rougir de ses formes. Seule sa longue chevelure blonde semblait la satisfaire – et encore, seulement quand ses magnifiques boucles se laissaient discipliner. À son grand désespoir, la plupart du temps, ses cheveux étaient d'un désordre sans nom. Mais surtout, elle s'estimait juste... ordinaire. Elle se remémora les paroles du professeur Baker, comme un peu trop souvent ces derniers temps. *La vraie sagesse de la vie consiste à voir l'extraordinaire dans l'ordinaire...*

Non, elle ne possédait vraiment rien d'extraordinaire, songea-t-elle sans lâcher son reflet des yeux. Et ce qui se passait dans sa tête n'avait aucune espèce d'importance puisque personne ne pouvait le deviner.

Elle ouvrit le dressing et opta pour une jupe noire brodée qui lui arrivait au-dessus du genou, ainsi qu'un chemisier blanc cintré qui mettait en valeur sa poitrine avantageuse. Gaby se redressa après avoir enfilé ses bottes noires, qui rajoutaient incontestablement un côté sexy à la tenue, puis se contempla d'un air satisfait. Elle aimait *bien* s'habiller et elle en avait les moyens. Son père occupait un poste haut placé dans un des laboratoires pharmaceutiques les plus importants du pays et l'argent n'avait jamais été un problème, ils pouvaient se le permettre. Et surtout, dans ces vêtements un peu chics et coûteux, elle réussissait à balayer le fait qu'elle ressemblait à une fille quelconque. Dans ce genre de tenue, on la regardait, on l'admirait. Elle le savait, elle le lisait dans les esprits et c'était... grisant.

Elle termina sur une légère touche de maquillage, avant de poser une question muette à son reflet. N'était-ce pas un peu... trop ? Est-ce que Noah n'allait pas prendre cela comme un encouragement ? Sans réellement trouver de réponses, elle saisit son sac et dévala les escaliers, cette fois d'un pas léger.

— T'es trop belle Gab', déclara Ben en lui sautant dans les bras. Quand je serai grand, c'est moi qui t'emmènerai au restaurant !

Gaby éclata de rire devant la détermination tranquille de son petit frère.

— Tout ce que tu veux petit poucet !

Elle prit le temps d'admirer le jeune garçon. Il était aussi brun qu'elle était blonde et pourtant ils partageaient les mêmes yeux bleu azur, héritage incontestable de leur père. Ce petit bonhomme d'à peine cinq ans avait l'esprit vif et développé. Elle se demandait souvent s'il pouvait être *comme elle*, sans jamais parvenir à une réponse. Il était sans doute trop jeune pour qu'elle s'en rende compte, elle-même ne se rappelait pas le moment précis où tout avait commencé, ses premiers souvenirs remontant à l'adolescence, mais cette similitude aurait pu l'aiguiller sur une origine génétique de ses... facultés particulières. Elle avait beau retourner les interrogations dans tous les sens, son esprit pragmatique et scientifique revenait toujours vers une explication rationnelle. Sauf qu'en réalité elle n'en savait absolument rien, puisque toutes ses questions demeuraient désespérément en suspens.

— Dis donc, tu sors avec un garçon ce soir ?

Le ton inquiet de Jake la sortit de ses pensées. Elle roula des yeux devant son air stressé et lui embrassa la joue.

— On sera plusieurs et on va juste boire un verre. Je serai de retour vers minuit, comme Cendrillon ! Promis papa !

OK, son père n'était pas envahissant. Ce fait n'entrait pas en opposition avec son côté surprotecteur, si ?

Elle prit congé des deux hommes de sa vie, sans cher-

cher à déterminer où se trouvait sa belle-mère. Leur relation n'était pas conflictuelle, loin de là. Disons qu'elle semblait plutôt d'une indifférence totale à son égard et que d'un tacite accord, Gaby réagissait de même.

La jeune femme s'arrêta un instant devant la devanture du bar qui semblait un peu défraîchi, voire un tantinet sordide. Le *Décadence*. Au moins, le propriétaire annonçait la couleur et n'était pas dénué d'humour. Elle passa outre ses a priori et poussa la porte d'un geste assuré. Le bar était bondé d'étudiants et notablement enfumé, ce qu'elle n'appréciait guère. Elle mit un certain temps à distinguer Noah qui discutait de façon animée avec Cassie, puis elle se dirigea vers eux.

— Désolée, je suis un peu en retard.

Noah se tourna vers elle, affublé d'un petit sourire qui immédiatement se figea. Il l'observa alors de haut en bas avec insistance. Oui, peut-être que sa tenue était un peu *trop*. Elle réprima son envie de rire et s'installa à ses côtés.

— Hum... Tu es magnifique Gaby, s'extasia-t-il comme un adolescent alors que Cassie lui lançait un regard ahuri.

— Merci, c'est gentil. Vous venez ici souvent ?

— Environ une fois par semaine quand nous avons cours. On pourrait en douter vu de l'extérieur, mais le *Décadence* est l'un des bars les plus branchés du coin ! affirma Cassie.

En effet, la plupart des clients semblaient aussi jeunes qu'eux – voire même plus jeunes – et elle reconnut vaguement quelques personnes croisées à la fac cette semaine. Il était vrai que l'ambiance dégageait un petit quelque chose de différent. Chaleureux... mais pas que. *Peut-être un petit air de Home Sweet Home*, se dit-elle en s'installant confortablement sur la banquette.

— Tu veux boire quelque chose ?

Noah se montrait d'une galanterie parfaite. Avec son sourire charmeur et ses yeux vert émeraude, il était incontestablement séduisant. Oui mais voilà, s'il semblait sensible à ses charmes, elle ne ressentait pas ce genre d'attirance envers lui et ne voulait pas qu'il se méprenne. Elle ne voulait rien lui devoir.

— Je vais aller me chercher un jus de fruits, merci. Vous voulez que je vous rapporte quelque chose ?

Elle se leva rapidement – de sorte qu'il ne puisse rien riposter – et vit son regard bifurquer vers ses jambes l'espace d'un instant.

— Je veux bien un jus d'ananas s'il te plaît, lui répondit Cassie en jetant un regard réprobateur à Noah.

— Ça ira pour moi, merci.

Gaby s'éloigna de leur table, fière malgré tout de son petit effet. Elle se dirigeait vers le bar lorsqu'elle se sentit dérapier sur le sol. Visiblement, haut talon et obscurité ne faisaient pas bon ménage. Une main la rattrapa de justesse

et avec fermeté au moment où son cœur loupait un battement. Elle se retrouva à proximité rapprochée – vraiment rapprochée – de son sauveur. Ils se dévisagèrent un long moment qui sembla s'étirer en d'interminables minutes. Le temps s'était comme suspendu et la tension entre eux était palpable.

— Tu n'es pas très douée pour l'anticipation, Gabrielle.

Toujours ce sourire teinté d'ironie accroché aux lèvres, cette arrogance collée à la peau. Cette attitude l'exaspérait et la ramena de plein fouet dans la réalité. Elle fronça les sourcils, sans comprendre la signification de son commentaire mais sans lâcher son regard. C'était... incontrôlable.

— Merci professeur Baker, finit-elle par lâcher, d'une voix qu'elle reconnut à peine.

— Matthew.

— Matthew, répéta-t-elle dans un souffle, incapable d'agir de façon cohérente.

Elle l'avait prononcé si bas qu'elle doutait qu'il puisse l'avoir entendu, pourtant il abandonna son sourire narquois au profit d'un petit air troublé qui lui redonna le peu d'assurance qu'elle avait perdu. C'est alors qu'elle prit conscience de sa main qui encerclait toujours son bras. Sa respiration s'accéléra quand ses yeux bifurquèrent sur la main du professeur posée contre sa peau nue. Le contraste saisissant entre la distance imposée par l'amphithéâtre et l'apparente décontraction de cette rencontre fortuite était

plutôt troublante. Elle sentait comme une connexion entre eux, sans vraiment pouvoir se l'expliquer. Il relâcha brusquement son emprise et se passa la main dans les cheveux. Si elle éprouvait un certain malaise, lui semblait juste amusé. Et, surtout, il refusait clairement de la lâcher des yeux. Il ne faisait aucun doute qu'il avait conscience de son pouvoir de séduction, même si elle y restait insensible. *Encore un côté exaspérant...*

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

C'était la première chose qui lui était passée par la tête. Stupide question, il n'avait clairement pas à lui répondre. Un petit éclair malicieux traversa son regard sombre avant qu'il ne réplique.

— Le bar est à une amie.

Elle ne savait pas si c'était le fruit de son imagination mais il lui donnait vraiment l'impression de lire en elle — ce qu'elle trouvait particulièrement dérangeant. Elle se réjouit que personne ne s'en rende compte quand elle-même le faisait. L'idée farfelue qu'il était peut-être comme elle lui traversa l'esprit et elle tenta une nouvelle fois de s'introduire dans sa tête — sans plus de succès que les fois précédentes.

— Tu ne t'y prends pas bien, lui déclara-t-il en se reculant légèrement pour l'observer, l'air pensif.

— Qu... Quoi ?

— Bonne soirée Gabrielle.

Comment ça, « bonne soirée Gabrielle » ? Il allait partir sans plus d'explications ?

— Ne sois pas en retard à mon cours de lundi.

Elle lui sourit d'un air de défi.

— Vous n'arriverez pas à détourner mon attention.

Il éclata d'un rire léger et Gabrielle ne put contenir un sourire en le regardant. *Merde, il est vraiment séduisant. Encore plus quand il rit.*

— À lundi, lui répéta-t-il avec un petit clin d'œil.

— À lundi Matthew...

Gaby savait qu'elle jouait avec le feu, mais elle apprécia le temps d'arrêt qu'elle décela avant qu'il ne se retourne. Non, il ne la duperait pas. Si elle se savait différente, elle avait désormais conscience que son professeur l'était tout autant. Et rien que l'idée lui donnait envie d'en apprendre davantage sur lui.

— Où sont les jus de fruits ?

Gabrielle jeta un coup d'œil désolé à ses mains vides et prit un air contrit. Elle avait été passablement perturbée par son professeur mais elle savait que ce n'était pas la bonne excuse à fournir à Noah et Cassie.

— Il y avait trop de monde au bar, j'y retournerai plus tard.

— Laisse, j'y vais.

Noah se dirigea tranquillement vers le bar avant qu'elle

ne puisse riposter. De toute manière, elle préférerait ne plus avoir à recroiser Matthew pour ce soir. Pas dans ces conditions.

— Ce n'était pas le professeur Baker qui parlait avec toi tout à l'heure ?

Cassie lui posa la question calmement mais elle lut l'enthousiasme au fond de ses yeux, sans même avoir besoin de franchir les barrières de son esprit. De ce qu'elle avait pu en juger jusque-là, Cassie était une jeune femme discrète mais amusante. Sa longue chevelure brune constamment remontée en une queue de cheval lâche et l'absence de maquillage lui conféraient un air naturel, dénué d'artifices. Une jolie fille sans prétention.

— Oui en effet, je l'ai croisé.

Pouvait-elle mentir ou même éluder la question ? Définitivement pas. Mais après tout, elle n'avait rien fait d'autre que de discuter avec son professeur.

— Il est terriblement sexy. Toutes les filles rêvent de l'avoir dans leur lit. D'ailleurs, la rumeur dit que ce n'est pas vraiment le gars des relations sérieuses !

Gaby essayait de ne pas montrer son intérêt vis-à-vis de la conversation, mais elle était avide de renseignements.

— Alors il est célibataire ?

La question lui avait échappé malgré elle et elle se mordilla la lèvre de l'avoir posée. Connaître la réponse lui importait peu en fin de compte.

— Oui, mais je te le répète, il a la réputation d'être un coureur de jupons. On raconte qu'il a manqué plus d'une fois de se faire virer à cause de relations élève-professeur. Difficile d'en vouloir aux étudiantes. Et puis comme elles étaient toutes majeures et consentantes, il n'a reçu que des avertissements. Mais c'est plutôt rare de le voir sans une fille à son bras !

Surprise, Gaby écarquilla les yeux. Cassie semblait en savoir long sur lui, ce qui éveillait son intérêt.

— Et comment sais-tu ça ?

— C'est pour ainsi dire un secret de polichinelle, la moitié de la fac le sait ! Enfin bref, n'espère pas une belle histoire d'amour avec lui ! À la limite un coup d'un soir.

La jeune femme lâcha un rire étouffé devant la formulation de Cassie. La curiosité était un vilain défaut et maintenant qu'elle en savait un peu plus, elle était presque déçue.

— À vrai dire, je n'espère pas ce genre d'histoire !

— Et Noah ?

Gabrielle releva les yeux pour croiser ceux de Cassie. Elle lui inspirait confiance, alors que pourtant elle avait rarement lié amitié rapidement. De toute façon, elle avait rarement lié amitié tout court.

— Il est gentil, commença-t-elle sur un ton hésitant. Je pense qu'on pourra devenir amis.

— Amis ? C'est tout ?

Même si éthiquement parlant ce n'était pas le meilleur moyen de respecter l'intimité de sa toute nouvelle connaissance, elle se glissa dans sa tête pour trouver la réponse à la question qu'elle se posait et se mit à sourire. Comme elle s'y attendait, Cassie avait un petit faible pour Noah. *Ceci expliquait cela...*

— Oui, rien de plus !

Elles furent interrompues par l'arrivée des boissons et du jeune homme en question.

Au fur et à mesure de la soirée, Gabrielle se sentit de plus en plus mal à l'aise face aux attentions de Noah envers elle. Elle ne voulait pas le froisser – d'autant plus qu'il ne tentait rien de déplacé – mais lorsqu'elle lut la proposition de rendez-vous imminente, elle décida d'agir par précaution, même si elle n'appréciait pas vraiment de manipuler les gens. Elle s'infiltra dans son esprit, mais cette fois-ci elle lui murmura – comme on peut murmurer dans l'oreille, comme notre propre conscience pourrait nous aiguiller – qu'il était fatigué, qu'il proposerait une sortie quand ils seraient seuls tous les deux. La jeune femme esquissa un sourire triomphant lorsqu'il jeta un œil à Cassie, avant de refermer la bouche. Mais son sourire s'effaça quand elle sentit comme une intrusion. Elle se retourna brusquement sous la chaleur ressentie et ne fut même pas surprise de le voir l'observer du bar, sirotant une gorgée de bière hors de prix, un petit sourire en coin.

Très bien, Matthew. Désormais, elle était capable de noter les moments où il lisait en elle. Bientôt, elle serait à même de l'en empêcher, elle en était certaine. Les yeux rivés l'un à l'autre comme pour sceller le défi qu'ils représentaient mutuellement, elle lui sourit puis se leva.

— Je suis fatiguée. Merci de m'avoir invitée, je vais rentrer.

Elle prit congé de ses nouveaux amis et se dirigea vers la sortie, tout en passant devant le bar. Sans lui lancer un regard. Ce serait lui accorder bien trop d'importance.

Après avoir enfilé un large T-shirt ainsi qu'un short pour dormir, Gabrielle s'assit sur son lit. Elle se sentait incapable de fermer l'œil. Trop de questions lui torturaient l'esprit. Elle alluma son ordinateur portable et pianota sur son clavier.

— Jul' ? Tu es là ?

— Hello Gaby ! Comment s'est passée ta semaine ?

— C'était... plutôt étrange.

— Étrange ? Genre, plus que ne l'est déjà ta vie, tu veux dire ?

Julia était l'une de ses seules amies. Non, à vrai dire, à l'heure actuelle, elle devait être sa *seule* véritable amie. Gabrielle liait difficilement contact, elle avait toujours été plutôt solitaire et son *don*, comme l'appelait Julia, l'avait définitivement isolée. Donc Julia demeurerait sa seule amie.

Sauf que c'était une amie virtuelle.

Elle avait passé des jours, des semaines, des mois en recherches pour trouver une quelconque explication à ce qui pouvait bien se passer en elle et ce, depuis son adolescence. Avant, elle n'avait pas pris conscience qu'elle était *différente*. Et, au détour de ses recherches, elle était tombée sur celle qui deviendrait, au fil des années, sa meilleure confidente, essentiellement parce qu'elle était comme elle.

— Oui, genre encore plus étrange. Combien est-ce qu'on est à ton avis ?

— Qu'est-ce que j'en sais ma jolie ? Tu me prends pour l'annuaire officiel du paranormal ?

Gaby ne put retenir un léger rire qui emplit la chambre vide. C'était leur plus grand désaccord. Si elle avait toujours essayé de relativiser leur don et de lui trouver une explication, Julia en revanche s'imaginait dans un livre de Stephen King. Comme une sorte d'élue aux pouvoirs extraordinaires.

— Je pense qu'un de mes profs est comme nous...

— Il est mignon ?

— Jul' ! C'est mon prof ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

— Alors il est vieux et dégarni ?

— Pas vraiment. Il est plutôt charismatique.

C'était la stricte vérité. Même si elle ne faisait clairement pas partie des midinettes qui papillonnaient devant

lui, elle ne pouvait nier le fait qu'il soit séduisant.

— Tu crois qu'il sait pour toi ?

— Sans aucun doute.

— Alors, parle-lui. Il aura peut-être des réponses à apporter à toutes tes questions.

— Ce n'est pas un peu tôt pour faire confiance à quelqu'un ? Ce n'est pas un peu risqué ?

— Tu n'en sauras rien avant d'avoir tenté. Et puis tu peux tâter le terrain l'air de rien.

— Peut-être que tu as raison...

— Peut-être ? J'ai TOUJOURS raison enfin, Gaby !
Déstresse ! Nouvelle maison, nouvelle fac, nouvelle vie !

— Il faut qu'on trouve un moment pour se voir...

Les deux jeunes femmes avaient toujours vécu à des milliers de kilomètres l'une de l'autre et jamais « sauté le pas » de la rencontre physique. Mais maintenant, c'était différent. Maintenant, elles habitaient à peine à deux heures de route l'une de l'autre. Tout devenait possible...

Gaby avait puisé suffisamment de force et de sérénité dans leur conversation pour s'endormir à poings fermés. Elle éteignit l'écran de l'ordinateur et glissa instantanément dans le sommeil.

3.

Une habitude. Juste une sacrée mauvaise habitude...

Gabrielle jeta un œil au compteur de vitesse et fit la grimace. D'accord, elle roulait *un peu* vite. Mais elle ne voulait en aucun cas être en retard cette fois-ci... Et elle n'était pas franchement en avance. Elle se gara précipitamment, ravie de constater qu'elle allait malgré tout pouvoir tenir la promesse faite à son professeur, puis se dirigea finalement sans hâte vers l'amphi où elle entra le sourire aux lèvres. Matthew Baker releva la tête vers elle mais s'y attarda à peine et continua la préparation de son cours, la laissant légèrement désappointée.

— Hey Gaby, je t'ai gardé une place !

Gabrielle sourit à Noah et s'installa à ses côtés. Il se montrait peut-être un tantinet insistant mais au moins elle n'était pas seule dans cet amphithéâtre.

Cette fois, elle suivit religieusement le cours – sans que Matthew ne prête une seule fois attention à elle – et en sortit

au pas de course. Elle ne savait pas à quoi elle s'était attendue. Encore une fois, il restait son professeur. Rien de plus, même si son comportement l'intriguait. Sans doute le résultat d'une connexion liée à leur pouvoir commun. Du moins si son intuition se révélait juste.

Perdue dans ses réflexions, elle heurta quelqu'un de plein fouet. Elle avait toujours cette espèce de maladresse collée à la peau, comme une tare génétique dont elle ne pouvait manifestement pas se défaire. Elle soupira et releva les yeux vers le professeur. *Merde*, il allait croire qu'elle l'avait prémédité...

— Désolée Matthew.

Elle avait une fois de plus chuchoté, comme si elle se montrait incapable de tenir une conversation audible. Comme s'il était trop imposant et elle, trop impressionnée.

— Apprenez à faire attention, mademoiselle Sawyer.

Il avait dit cela d'un ton totalement dénué d'humour, ce qui la déstabilisa.

— On dirait que vous avez vous aussi des efforts à faire en anticipation, Professeur Baker, lui rétorqua-t-elle en insistant avec ironie sur les mots *Professeur Baker*, comme pour répondre à son attitude glaciale.

Elle crut déceler un sourire quand ses lèvres se retroussèrent de façon imperceptible, mais il s'éloigna rapidement sans un regard. Le professeur qu'elle allait adorer détester. C'était parfaitement ça.

Gaby décida de ne pas laisser son entrain s'évanouir et céda à l'enthousiasme du premier jour à l'hôpital. Elle fut ravie de découvrir que Cassie y suivait aussi son stage, même si elle était dans un autre service puisqu'elle voulait se spécialiser en pédiatrie. Les deux jeunes filles prirent le métro ensemble pour se rendre à leur stage.

— Tu es allée voir l'hôpital ? lui demanda Cassie avec un regard perplexe.

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas, je ne te voyais pas dans ce genre d'hôpital. Noah n'aime pas y mettre les pieds par exemple.

Elle avait énoncé ces mots sur le ton de la plaisanterie, mais des centaines de questions affluaient désormais dans l'esprit de Gaby tandis qu'elles marchaient le long de l'avenue qui conduisait au fameux bâtiment. Le quartier était en assez piteux état et les sans-abris occupaient la voie publique, de façon sporadique mais visible, en particulier aux portes des quelques magasins qui subsistaient encore.

Cassie s'arrêta brusquement et Gaby suivit son regard. Un employé de supérette venait de sortir de sa boutique et courait avec vigueur derrière une jeune femme manifestement désemparée par la situation. Elle s'écroula quelques dizaines de mètres plus loin sous le poids de son assaillant. Incrédules, les deux étudiantes s'approchèrent d'eux. La jeune femme en question était enceinte et serrait contre elle une banale bouteille d'eau. L'aspect défraîchi de ses vête-

ments ne laissait planer aucun doute sur sa condition. Une sans-abri, parmi tant d'autres...

L'explosion du nombre de démunis était un des aspects les plus préoccupants de la société moderne. Le manque cruel d'eau potable engendré par la surpopulation en faisait une denrée qui deviendrait un jour, à n'en pas douter, aussi précieuse que l'or. Un or convoité et source de tensions. Si les Etats-Unis avaient joué le jeu des accords internationaux, les problèmes issus de la surpopulation devenaient un enjeu capital et jetaient le voile sur un avenir déjà préoccupant. Peu à peu, le pays semblait se replier sur lui-même. Seule l'alliance récente avec le Canada, une des premières ressources mondiales en eau potable, le sortait du protectionnisme dans lequel il s'enlisait.

La gorge nouée, Gaby s'approcha de l'employé et lui tendit un billet de dix dollars, le prix standard d'une bouteille d'eau plate. Le tarif du litre d'eau avait en effet été multiplié par dix ces vingt dernières années. Il la dévisagea de façon insistante, comme surpris de la situation. *Quel monde pathétique, songea-t-elle. Personne ne devrait finir en prison pour une vulgaire bouteille d'eau.* Et pourtant, ce genre de faits divers semblait monnaie courante chez les plus pauvres.

L'incident clos, les jeunes filles firent une halte pour s'acheter un sandwich puis reprirent leur route, essayant d'oublier les yeux apeurés de la malheureuse future maman. Sans en avoir vraiment conscience, Gabrielle leva les yeux

d'un air perplexe vers un échafaudage qui se trouvait à moins d'un mètre d'elles et poussa brusquement Cassie qui, dans le feu de l'action, manqua de se retrouver couchée sur le dos au beau milieu de la route.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? lui demanda-t-elle le souffle coupé, juste avant qu'un énorme tas de briques ne s'écrase sur le trottoir.

Incrédule, son amie la dévisagea sans retrouver l'usage de la parole.

— J'avais vu les briques... commencer à tomber, lui dit-elle, le regard toujours fixé sur l'échafaudage.

Elle fronça les sourcils. À vrai dire, elle ne les avait pas vraiment vues tomber, mais elle en avait eu la profonde intuition. Elle *savait* que l'évènement allait se produire. Et ce n'était pas la première fois... Elle frissonna.

— Merci... chuchota Cassie encore abasourdie.

Gabrielle lui sourit et essaya de reprendre la marche comme si de rien n'était – ce qu'elle jugeait vraiment difficile à cet instant précis, les paroles de Matthew lui revenant en tête : *tu n'es pas franchement douée pour l'anticipation*. Il fallait croire que si. Décidément, cette journée s'annonçait mouvementée.

Elles continuèrent leur chemin en silence avant de s'engouffrer dans le hall de l'hôpital. Celui-ci ressemblait plus à un hôpital de fortune sorti d'un autre temps qu'à un établissement moderne. L'atmosphère étouffante saisit immé-

diatement Gabrielle aux tripes. Elle s'arrêta et porta la main à sa gorge, comme pour se protéger. C'était instinctif et stupide, mais humain, jugea-t-elle en soupirant. Ici transpiraient l'insalubrité et la misère du monde, d'après ce qu'elle pouvait en déduire d'un rapide tour d'horizon.

— L'hôpital Saint-Joseph a vu le jour il y a presque cent ans. Il aurait dû être détruit déjà dix ans auparavant mais tout le quartier a manifesté. Les gens d'ici ne peuvent pas se permettre d'aller ailleurs. Et personne n'est dupe, aucun autre hôpital ne sera construit. Pas assez rentable...

Cassie répondait à la majorité de ses questions muettes et jouait les guides touristiques avec un plaisir évident.

— Quelques médecins travaillent ici à temps plein, d'autres sont bénévoles, quant au reste... C'est nous, les étudiants idéalistes, qui voulons sauver le monde !

La jeune femme dévisageait Gaby avec un intérêt manifeste.

— Alors, pas envie de prendre tes jambes à ton cou ?

Gabrielle étouffa un petit rire.

— Il en faut plus pour me faire peur !

Elle avait toujours rêvé d'être médecin. L'idée pouvait paraître cliché mais aider les autres représentait une réelle motivation à ses yeux. Et, d'après sa première impression, ici, elle ne ménagerait pas sa peine. Elle croisa les yeux de Cassie et fut surprise d'y deviner, en plus de l'étonnement, une petite pointe d'admiration.

— Le service neuro est au troisième. Je te laisse Gaby, bon courage ! conclut-elle avec un petit clin d’œil d’encouragement.

L’ascenseur étant bondé, la jeune étudiante prit les escaliers, tentant de s’imprégner progressivement des lieux. Et ce qu’elle découvrit à l’étage ne ressemblait pas du tout à un service de neurologie. Plutôt à un service d’urgence amélioré. Le hall entier paraissait animé d’une effervescence digne d’une vraie fourmilière où chacun s’affairait à la tâche dans une coordination quasi parfaite.

— Vous avez rendez-vous ? demanda une dame corpulente qui correspondait plus à l’image qu’on pouvait se faire d’une grand-mère que d’une secrétaire.

— Je... euh... suis la nouvelle externe, lâcha Gaby qui ressentait un peu d’appréhension.

— OK. Vous êtes mademoiselle...

— Sawyer. Gabrielle. Gaby.

Elle balbutia sans même s’en rendre compte. L’ambiance dans cet hôpital s’avérait bien trop familiale pour se faire appeler par son nom de famille, c’était une évidence.

— D’accord Gaby. Moi c’est Miranda et ici je m’occupe... d’un peu tout, plaisanta-t-elle, un sourire engageant au coin des lèvres. Jamie !

Elle interpella un jeune médecin qui devait, selon Gaby, avoir une bonne trentaine d’années. Cheveux châtain clair légèrement décoiffés, un brin maladroit et pourtant très

charismatique, ledit médecin stoppa net sa lancée et se tourna vers Miranda, un large sourire aux lèvres.

— Oui ?

— Voici Gaby, ta nouvelle stagiaire.

Il se déplaça alors de façon à lui faire face et releva ses lunettes.

— Bonjour... Gaby.

L'hésitation dans sa voix confirma à la jeune femme qu'avancer son surnom n'avait pas été si judicieux. Chacun à sa place, après tout il était son supérieur. Elle sentit ses joues s'empourprer, gênée par ce premier contact.

— Je suis le Dr Keeven, mais tu peux m'appeler James. Jamie, c'est pour Miranda, plaisanta-t-il avec un sourire qui gagna ses yeux verdoyants. Deux de tes camarades externes sont déjà arrivés. En quelle année es-tu ?

— Quatrième.

Il haussa un sourcil, vaguement étonné. Oui, elle faisait jeune. Mais d'une part elle n'avait que vingt ans et d'autre part elle était de fin d'année, ce qui lui faisait quasiment un an d'avance. En fait, elle avait toujours été solitaire et se réfugier dans les études ne lui avait pas demandé un grand effort. C'était naturel, comme de respirer ou de manger.

— OK. Suis-moi.

Gabrielle lui obéit en silence, se calant à son pas rapide sans protester.

— Ici, l'unité de neuro n'est pas simplement une unité de

neurologie classique, elle comporte aussi la psy ainsi qu'un accueil pour les urgences gériatriques.

La jeune femme laissa ses yeux s'égarer vers les différents patients qu'ils croisaient sur leur route. La plupart étaient assez âgés et déambulaient sans but dans les couloirs. James haussa les épaules devant son air surpris.

— Certaines familles n'ont pas les moyens de placer leurs aînés, alors parfois on se retrouve avec quelques... patients supplémentaires. On peut dire que l'hôpital est aussi surpeuplé que la Terre ! Et puis, pour être honnête, nous voyons beaucoup de cas d'Alzheimer aussi.

Ils arrivèrent devant une minuscule chambre et le docteur lui adressa un franc sourire.

— Mais heureusement, nous avons aussi quelques cas intéressants. Mademoiselle Adams est arrivée hier après plusieurs épisodes d'épilepsie. Elle a vingt-sept ans et ne souffre de ces crises que depuis six mois. Aucun autre trouble, ni de la mémoire, ni comportemental, à part ceux liés à l'épilepsie en elle-même. Après l'IRM qu'on lui a fait passer hier, nous avons découvert une petite tumeur au niveau du lobe pariétal.

Il parlait avec l'excitation d'un neurologue passionné, comme la plupart de ses confrères, mais Gaby avait toujours trouvé cette attitude extrêmement dérangeante. C'était comme se réjouir du malheur des autres. Elle se doutait qu'avec le temps, chaque médecin s'orientait dans cette

voie...

La jeune femme jeta un coup d'œil timide dans la chambre et le soulagement détendit ses traits : la patiente en question dormait paisiblement. Elle reporta alors son attention vers le docteur qui avait repris son tour d'horizon.

— On va faire une visite rapide des patients du jour, mais de façon exceptionnelle je te libèrerai à 16 h 00. J'ai une formation en fin d'après-midi.

Gabrielle passa les deux heures qui suivirent à faire connaissance avec les malades du service, les habitués et les ponctuels, puis elle sortit tranquillement de l'hôpital vers 16 h 00, comme promis par James.

La jeune femme frissonna dès qu'elle eut posé le pied dehors. Elle leva le nez au ciel et plissa les paupières. Le soleil radieux du matin avait cédé la place à un ciel nettement plus menaçant. Les teintes de gris clair alternaient avec des nuances plus sombres qui tiraient franchement vers le noir à certains endroits. Elle croisa les bras et les frictionna comme pour contrer la chute de température. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à l'hôpital, elle se dirigea rapidement vers le métro.

Non, elle ne regretterait pas son stage. Il y avait tant à faire ! Ce serait une formation parfaite, elle en était convaincue. Rassérénée à l'idée d'user de son temps de façon utile, elle s'installa dans le métro au confort sommaire qui la ramenait vers la fac, où l'attendait sa voiture. Elle s'assoupit

quelques instants et, lorsqu'elle rouvrit les yeux, vit se dessiner les abords de l'austère bâtiment qui lui servait d'université.

Gaby sauta sur ses pieds et sortit en trombe du métro. Quelques gouttes commençaient à perler du ciel sombre et elle hâta le pas. Elle voulait repasser par son casier, là où elle avait stupidement oublié son gilet le matin même. Elle entra dans la bâtisse alors que l'effervescence battait son plein. La journée de cours était quasiment terminée et les premiers étudiants sortaient des amphis. Elle s'engouffra à contre-courant et récupéra son gilet tant bien que mal lorsque son sang se figea dans ses veines. La jeune femme les aperçut alors qu'elle levait distraitemment la tête vers la cafétéria. Ce n'était pas très compliqué de les repérer. Ils se démarquaient de façon très nette des étudiants présents – bien que l'on ne pût deviner leurs armes. Même profil, même carrure, même semblant d'uniforme.

L'URS était à l'université. L'Unité de Régulation de la Survie tenait lieu d'organisation gouvernementale de lutte contre la criminalité. Enfin, pour la version officielle. Gabrielle n'avait croisé des agents de l'URS que peu de fois et pourtant, elle se sentait toujours extrêmement nerveuse en leur présence. Et pour cause. Elle n'était pas prête d'oublier leur première rencontre.

Elle se trouvait encore au lycée lorsque la brigade de l'URS avait déboulé, figeant sur son passage toutes les conversa-

tions. Ils étaient venus pour monsieur Hecks, le jeune assistant du professeur de géographie, et l'avaient brutalement emmené sans sommation. Elle ne pouvait oublier le regard du jeune homme à cet instant : empreint d'un mélange d'effroi et de fatalisme, même si en réalité il n'avait pas semblé vraiment étonné. Comme s'il s'y était attendu... Plus jamais ils n'avaient entendu parler de lui et les raisons de son arrestation n'avaient jamais été révélées. À peine une semaine plus tard, il avait été remplacé par l'assistant Reeves, plus âgé, plus conventionnel et ennuyeux à souhait. Quant aux deux fois suivantes où son chemin avait croisé l'URS, c'était en pleine rue, pour des arrestations rapides mais néanmoins spectaculaires.

Non. Personne ne pouvait rester de marbre devant l'URS et ses méthodes...

Elle se plaqua contre son casier, incapable d'esquisser le moindre geste, prenant soin de détailler la brigade. Comme toujours ils étaient semblables à des automates : dénués de sentiments, habillés comme des clones, tout de noir vêtus. Ils lui faisaient froid dans le dos. Son cœur se mit à battre plus rapidement dans sa poitrine, même si elle estimait n'avoir rien à se reprocher. Une petite voix, qui pouvait s'apparenter à sa conscience, lui cria bien malgré elle que *tout le monde* avait quelque chose à se reprocher...

C'est alors qu'elle l'aperçut, à l'autre bout du hall, en grande discussion avec l'un d'entre eux. Elle cligna plusieurs

fois des yeux, comme pour s'assurer que la scène devant elle n'était pas simplement une vue de son esprit, puis porta la main à son front en plissant les paupières. Matthew avait l'air parfaitement détendu et plaisantait avec son interlocuteur. C'en était presque... incongru. Il tourna la tête alors que son regard se faisait sans doute un peu trop insistant et la fixa un instant avec effarement, avant de reporter son attention sur l'agent de l'URS, l'air de rien.

Elle sentit son intrusion sans même qu'il n'ait besoin d'un contact visuel avec la jeune femme, comme une douce chaleur qui pénétrait lentement la barrière de son cerveau.

Mon bureau est à droite de l'amphi où je donne mes cours. Tu y vas et tu m'y attends !

Ce n'était pas un conseil, c'était un ordre. La jeune femme regarda tout autour d'elle, un peu hébétée, puis essaya de reprendre ses esprits.

MAINTENANT GABRIELLE !

Maintenant il hurle dans ma tête, songea-t-elle avec une pointe d'agacement. La voix intérieure s'apparentait à une stéréo à pleine puissance et c'était loin d'être agréable. Elle lui lança un regard flamboyant qu'il ne pouvait deviner, absorbé qu'il semblait être par sa conversation. Et elle lui obéit... un peu à contrecœur parce qu'honnêtement, qui pouvait dire si elle pouvait se fier à lui ? Elle poussa doucement la porte du bureau en s'assurant que personne ne l'avait vue entrer, puis referma tout aussi précautionneusement

derrière elle, intimant à son cœur l'ordre de se calmer. Sans succès.

Des heures semblèrent s'écouler, bien qu'il ne s'agît sans doute que de quelques minutes, mais cette attente ne faisait qu'aggraver l'état de stress dans lequel elle s'engluait. Elle croisa les bras pour empêcher ses mains de trembler et sursauta lorsque la porte s'ouvrit. Gaby relâcha l'air qu'elle n'avait pas conscience d'avoir retenu si longtemps et dévisagea l'arrivant sans un mot. Matthew prit à peine le temps de la regarder avant de se diriger précipitamment vers son bureau. Il semblait anxieux lui aussi, loin de l'image assurée qu'il reflétait dans le hall tout à l'heure. Avec ses cheveux hirsutes et les cernes qu'elle distinguait sous ses yeux, il avait presque l'air inquiétant malgré la force tranquille qu'il continuait de dégager. Il s'inclina sous le bureau, décala le vieux tapis défraîchi et ouvrit une trappe, sous les yeux effarés de Gabrielle.

— Rentre là-dedans.

La jeune étudiante ouvrit la bouche avant de la refermer sans qu'aucun son n'en sortît. Et si c'était un psychopathe ? Elle avait toujours lu que les psychopathes se cachaient souvent derrière un visage d'ange. Et si elle entrait dans ce trou à rat, peut-être n'en ressortirait-elle jamais ? Peut-être qu'il allait la séquestrer, la violer ? Le professeur roula des yeux d'un air amusé avant de lui saisir le bras.

— Est-ce que tu veux bien... stopper le monologue dans ta

tête ? Ça me parasite l'esprit et ça me... perturbe, avoua-t-il avec un léger sourire.

— Alors n'entre pas dans ma tête ! répliqua-t-elle avec véhémence tout en dégageant son bras.

Depuis quand le tutoyait-elle ? Le faire semblait tellement instinctif.

— Tu ne fais pas vraiment d'efforts pour m'en empêcher.

Gabrielle grogna de façon à peine audible et jeta un coup d'œil à la trappe.

— La surface représente presque la totalité du bureau, tu devrais survivre.

— Pourquoi ?

— Gabrielle. Arrête de faire l'enfant. On n'a pas vraiment le temps de discuter. Entre là-dedans ! Tu me mets en danger autant que toi par tes enfantillages. Entre ! Si je dois t'assommer je le ferai, crois-moi, psychopathe ou pas !

Gaby hésita encore un instant, inspira profondément... et descendit par la trappe avec lenteur. Elle se tourna vers lui mais il referma l'ouverture avant même qu'elle n'ait pu lui poser la moindre question. Puis ce fut le noir total, pas le moindre interstice laissant filtrer un peu de lumière. Elle s'installa à même le sol et se força à inspirer, expirer, inspirer... de longues bouffées d'air. La cachette était extrêmement bien isolée, elle ne percevait aucun son provenant de l'extérieur. Le seul son qui lui parvenait aux oreilles était celui, lancinant, des battements de son cœur mis

à rude épreuve cet après-midi. La multitude de questions qu'elle se posait demeurait en suspens et elle doutait de leur trouver des réponses un jour. Matthew était tellement mystérieux, si impénétrable qu'il ressemblait à un mur infranchissable. Pourtant, elle ne pouvait plus nier l'attraction qu'il éveillait en elle et la confiance qu'il lui inspirait.

Elle ferma les yeux et cessa de réfléchir. Ça ne servait strictement à rien. Elle laissa défiler les secondes, les minutes, peut-être même les heures. Seule dans le noir, elle n'avait aucun point de repère et elle n'osait faire le moindre mouvement, de peur de se faire repérer. Mais repérer de quoi au juste ? Elle n'en était même pas certaine.

Elle sauta sur ses jambes lorsque la trappe s'ouvrit enfin mais referma très vite les yeux, éblouie par la lumière du jour, même atténuée par l'orage qui guettait. Matthew lui tendit une main qu'elle attrapa sans se faire prier et elle se retrouva à nouveau dans son bureau, si proche de lui qu'elle pouvait sentir son haleine mentholée et le parfum boisé qui se dégageait de sa poitrine. C'était à peu près aussi troublant que le regard sombre et intense qu'il posa furtivement sur ses lèvres... avant de recroiser ses yeux. Elle n'avait pas rêvé cet écart de conduite, tout aussi bref qu'inattendu. Même si elle pouvait toujours chercher à le dissimuler derrière l'idée d'une simple connexion de leur pouvoir. Il relâcha sa main, l'air à la fois gêné et frustré. Finalement, à le voir, lire les pensées d'autrui n'avait pas que du bon !

— Maintenant, j'exige des réponses Matthew.

— Tu... *exiges* ? Laisse-moi d'abord te mettre les points sur les « i », *Princesse*. Tu n'exiges rien de moi, d'autant plus quand je te sauve les fesses ! Bon sang, qu'est-ce que tu fous à l'université ?